

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 35

Artikel: Départ pour la guerre
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 29 août 1914 : A nos abonnés. — A bâtons rompus (V. F.). — Départ pour la guerre (Pierre d'Antan). — Petit soldat (Aug. Gaillard). — Iena dau Sonderbon (Marc à Louis). — La femme et la guerre (J. M.). — La Suisse une et indivisible (A suivre) (L. Mogeon). — En septembre.

A NOS ABONNÉS

Tous, nous passons des heures très difficiles. Ces difficultés ne sont pas épargnées au *Conteur*, tout modeste qu'il est. Vieux luttteur de plus de cinquante ans, contre les vicissitudes de la vie, il veut, cette fois encore, tâcher de tenir tête à la crise, afin d'éclairer, chaque semaine, d'une discrète note de gaieté, la tristesse et l'angoisse qui étreignent tous les cœurs.

Mais pour cela, il lui faut l'appui de tous ses fidèles abonnés. Il prie donc ceux qui n'ont pas encore réglé le prix de leur abonnement courant — c'est 4 fr. 50, seulement — de vouloir bien s'en acquitter à l'Imprimerie Ami Fatio & C^{ie}, place St-Laurent, Lausanne.

A BATONS ROMPUS

Il y a des gens qui trouvent que la guerre a du bon, parce qu'elle oblige à économiser, à mener une existence sans luxe. Vivre simplement est sans doute une bonne chose, mais que ce soit la guerre qui nous y pousse, voilà qui est triste. Si elle prive le riche de son superflu, au pauvre elle ôte le nécessaire. Ne disons pas que la guerre peut être un bienfait. Elle est toujours un grand malheur. N'est-ce pas elle qui réveille en nous le sauvage, la brute, la bête féroce ? Que de misères dont elle va être la cause, non seulement là où elle est déchaînée, mais encore dans notre pays ! Fabriques fermées, magasins ne vendant plus rien, ouvriers, employés et patrons sans travail ! Combien devront se dire qu'ils ont mangé leur pain blanc le premier ! Heureux encore ceux à qui reste l'espoir d'avoir tous les jours un morceau de pain de ménage !

Quelque sombre qu'apparaisse l'avenir, les esprits se montrent par bonheur moins affolés aujourd'hui qu'à la nouvelle de la mobilisation générale. On ne voit plus les banques et les épiceries prises d'assaut. Grâce aux sages mesures ordonnées par les autorités, les vivres n'ont guère renchéri et, timidement, le numéraire recommence à se montrer. Bref, on s'efforce de se ressaisir ; même ça et là jaillit une étincelle de gaieté, et c'est là un symptôme dont le *Conteur vaudois* n'est pas le seul à se réjouir.

Cet empire sur soi-même — qui est au fond le vrai courage — nos concitoyens sous les drapeaux nous en donnent journellement l'exemple. Ah ! certes, s'il le faut, ils défendront vaillamment le pays contre ceux qui tenteraient de le cambrioler. Pour de bons Suisses, pour des patriotes, cela va de soi. Mais en attendant quelque alerte, faire et refaire l'école de soldat,

user ses souliers en marches et contremarches, avec une charge de 35 kilos sur les épaules, monter la garde sous un pont, à l'issue d'un tunnel, au pied d'un mur derrière lequel rien ne se passe, mettre à ces humbles besognes toute sa conscience et toute sa bonne humeur ; cela n'est-il pas aussi méritoire en son genre que d'accomplir une action d'éclat ?

Qu'on ne se figure pas d'ailleurs que nos troupiers redoutent les fatigues. L'inaction leur est bien plus pénible. Nous avons rencontré des hommes du landsturm qui venaient d'être licenciés. Ils avaient passé trois semaines dans une petite bourgade au bord d'un lac. Leur service consistait à être de faction sur une voie ferrée, deux heures de suite, trois fois par jour. Le reste du temps, quand ils ne dormaient pas, ils le tuaient en pêchant à la ligne. « Nous étions éreintés à force de ne rien faire », nous dit l'un d'eux, et un loustic ajouta que d'être assis les trois quarts du jour, il n'avait plus de cors aux pieds, mais... ailleurs.

Il n'appartenait ni au landsturm, ni à la landwehr, ni à l'élite, certain bout d'homme qu'un commandant de place vit se présenter à lui pour se faire enrôler. C'était un garçon dans la trentaine, robuste et bien bâti et qui, malgré sa petite taille, brûlait de prendre les armes. On l'envoya à la commission sanitaire. L'examen ne traîna pas. « Mon ami, lui dit le médecin en chef, nous ne pouvons vous prendre : vous ne mesurez que 152 centimètres de hauteur, et le minimum exigé est 155. » L'autre supplia qu'on l'incorporât tout de même : il avait bon pied, bon œil, et il suppléerait à son manque de stature par toute sa bonne volonté. Mais la consigne est la consigne. Le fougueux patriote se retira la mort dans l'âme. Or, quarante-huit heures plus tard, sur cette même place d'armes, l'attention d'un officier fut attirée par un soldat liliputien dont la capote tombait aux talons et qui portait fièrement un fusil bien plus long que lui.

— Ah ! ça, lui demanda-t-il, n'êtes-vous pas l'homme aux 152 centimètres ? Comment diantre avez-vous réussi à vous faire équiper ?

— Eh bien, mon lieutenant, voilà : quoique pas riche, j'ai pris le train de Berne et je suis allé trouver le chef du département militaire. Je lui ai parlé comme on parle à un père. Monsieur Decoppet m'a écouté avec bonté, et, tirant sa grosse moustache, a écrit un billet où je crois sans vanité qu'il a mis qu'à ses yeux j'avais grandi de trois centimètres, si bien que je n'ai eu qu'à le montrer à la commission sanitaire pour être recruté.

Et en narrant la chose, ce brimborion de soldat avait des larmes de joie.

On remplirait bien des colonnes de ce journal en contant les nombreux cas de stoïcisme dont ont été témoins les médecins militaires : hommes demandant à servir malgré les fièvres rapportées d'Afrique, malgré une épaule souffrante ou quelque autre infirmité de nature à les renvoyer dans leurs foyers. Jamais on n'avait vu pareil empressement à remplir les effectifs et même à les déborder. Aussi, maintenant qu'a

pris fin la levée en masse, les docteurs peuvent-ils s'accorder quelques loisirs.

Dans la vie civile, à part les vaccinations, ils n'ont plus rien à faire. Est-ce par esprit d'économie ? il n'y a plus de malades. On ne meurt même presque plus, ainsi qu'en font foi les rares annonces mortuaires des quotidiens. Les moribonds ont l'air de se retenir. C'est évidemment qu'ils suivent avec le reste de leurs forces les péripéties de la conflagration européenne, et qu'avant de tourner l'arme à gauche, ils veulent savoir qui l'emportera. V. F.

On a bien le temps. — Moi, dit le père Mathieu, je ne lis plus rien de ces journaux. On s'y embrouille. Quand le *Messenger boiteux* aura paru, bon, on saura au moins à quoi s'en tenir.

DÉPART POUR LA GUERRE

Voici un fragment, très amusant, d'une pièce de *Pierre d'Antan*, jouée en 1909, à la soirée annuelle de la Société des Jeunes commerçants de Lausanne. Les tristes circonstances que nous traversons lui donnent un regain d'actualité, avec cette distinction, toutefois, qu'il ne s'agit plus, fort heureusement, de Suisses en guerre les uns contre les autres.

Deux ménages voisins, celui des Bossounet et celui des Matefaim, sont en querelle.

Au plus fort de la dispute, le *piquette* vient apporter l'ordre aux deux hommes d'avoir à rejoindre leur corps. La guerre du Sonderbund est déclarée. Pendant que les hommes se préparent, les femmes se lamentent.

*

Suzette Matefaim (assise, à part). — Mon père, si possible, mon mari s'en va-t-il à la guerre.

Jeannette Bossounet. — Que va-t-on devenir, deux méchantes femmes seules par là, sans homme pour les revenger. Si j'avais au moins un chien de garde.

Suzette. — A l'entrée de l'hiver ! Moi qui ai toujours froid aux pieds. Comment vais-je faire pour me les réchauffer ?

Le piquette. — Ecoutez-vous ; il faut pas tant vous en donner. S'il vous faut quelqu'un, le piquette restera.

Jeannette. — Rave pour vous !

Suzette. — La belle avance ! Que voulez-vous qu'on fasse du piquette ?

Le Piquette. — Eh ! mon têt ! Vous faites bien les renchéries. Il y en a bien d'autres qui en feraient encore leurs belles dimanches, du piquette.

Suzette. — En fin de compte, piquette, contre qui est-ce qu'ils vont se battre nos gens ?

Le piquette. — Ma foi, que voulez-vous que je vous dise ?... Contre les Valaisans, les Fribourgeois.

Suzette. — Les Fribourgeois ! Eh ! mon têt, j'en connais un, moi, de Fribourgeois, de par

vers Romont. On lui a vendu une génisse, l'année passée, et il nous a invités à aller faire la bénédiction chez eux; un gaillard qui avait ma foi puissamment bonne façon. Je vous assure, ça se voyait pas qu'il était Fribourgeois. Je m'en vais lui écrire, et lui dire que s'il ne fait pas trop de mal à mon Jean-Pierre, je lui envoie un beau boutefâ au Nouvel-An.

Jeannette. — Dites-voir, piquette. D'où ça sort-il au juste, ces jésuites qui font déclarer la guerre, de quel pays sont-ils?

Le piquette. — Ma foi, j'en sais trop rien où il est, le pays des Jésuites. Les Français viennent de la France, ça, on le sait; les Italiens de l'Italie, les Allemands, d'un peu partout... les Jésuites, diable le mot si je le sais. C'est pour sûr un pays qui est pas dans la géographie.

(Les deux hommes sont rentrés. Chacun d'eux s'approche de sa femme.)

Jean-Louis Bossoulet. — Ecoute-voir, Jeannette. Il te faut pas te faire tant de mauvais sang. Moi, j'ai idée que ça veut être une guerre pour rire. Pour ces gaillards, ils n'ont jamais vu des soldats du canton de Vaud. Quand ils verront comme ils sont faits, ils vont se mettre à gruler dans leurs tiulottes et à demander grâce. Si ils font les mauvais, on leur z'en assommera un ou deux pour leur apprendre à vivre... En tout cas, pendant que je serai là, tâche-voir de bien me soigner mes bêtions. Tu as le diable pour leur donner à manger pas assez chaud, cela leur vaut rien. Et pis (il continue à voix basse).

Jean-Pierre Malefaim. — Ecoute-voir, Suzette. Ma foi, quand on part pour la guerre, on peut pas savoir, des fois... Enfin quoi, si je revenais pas... Il te faudrait t'en remarier; avec notre train, une femme ne peut pas rester seule.

Suzette (pleurant). — J'y pensais justement.

Jean-Pierre. — Mais au moins, va pas l'encoubler au fils au syndic. Il a beau avoir de la monnaie, ça me ficherait malheur de savoir que c'est lui qui me remplace.

Suzette (sèchement). — T'inquiète pas, j'ai déjà promis à un autre.

Le piquette. — Dites-voir. Si on veut aller, ce serait d'abord le moment. Pour peu qu'on boive un verre ou deux en passant, ici et là, on veut pas être trop matin. Allons, buvons un verre à la santé du général Dufour.

Les trois hommes ensemble. — Vive le général Dufour.

Le piquette. — A présent... à la santé de la Confédération. (On remplit les trois verres.)

Les trois. — Vive la Confédération.

Le piquette. — A présent... à la santé du canton de Vaud.

Les trois. — Vive le canton de Vaud.

Le piquette. — A présent... à présent..., ma foi..., vivent nous! Là! les bouteilles sont vides. Embrassez vos femmes, à la pincette, ou comme vous en avez l'habitude,... prenez vos sacs... et en route!

Suzette (pleurant). — Eh! mon té! Si au moins mes pommes de terre étaient arrachées.

Jeannette. — Tu nous rapporteras un coucon, au moins.

Suzette. — Fais bien attention de ne pas avoir les pieds mouillés. Tu sais que tu t'enrhumes facilement... Et pi, soigne tes engelures.

Jeannette. — Si des fois tu trouvais à acheter de rencontre une seille à choucroute, tu sais qu'il nous en faut une...

Suzette. — Et puis, tâche de pas tant remoller les Dzozettes. Oh! je te connais, pandoure!... Mais je le saurai bien, va! (Embrassades, adieux.)

(Les hommes vont sortir.)

Suzette. — Jean-Pierre, Jean-Pierre, écoute... tu me promets?

Jean-Pierre. — Quoi, que veux-tu encore?

Suzette. — Promets-moi... S'ils se battent, laisse-les faire... l'en mêle pas.

PIERRE D'ANTAN.

La langue courante. — On dit, on écrit même

journellement des phrases du genre de celles-ci :

— C'est une erreur « involontaire ».

— Un souvenir « rétrospectif ».

— Vous mentez « sciemment ».

Or, une erreur qui serait volontaire ne serait plus une erreur, mais un mensonge.

Quand on ne ment pas sciemment, on ne ment pas du tout : on se trompe.

Enfin, quel linguiste éminent pourrait dire ce que serait un souvenir qui ne serait pas rétrospectif?

PETIT SOLDAT

Petit soldat, la nation t'appelle,
Boucle ton sac et polis ta gamelle,
Prends ton fusil et pars le cœur joyeux!
N'entends-tu pas l'écho d'une fanfare
Dont l'hirondelle, inquiète, s'effare,
Mais qui fait tressaillir le cœur des vieux?

Petit soldat, arme-toi de courage :
La route est longue et lointain le village
Où tu pourras reposer ton corps las.
Pour abrégier la longueur de l'étape,
Entonne un chœur patriotique, et frappe
De ton talon le sol à chaque pas.

Petit soldat, si fier de porter l'arme,
Mais qui parfois trouves si peu de charme
Au dur métier que t'impose la loi,
Songe au pays qui grandit sous ta garde,
Au cher foyer, au ciel qui te regarde,
Et bravement, sans compter, donne-toi!

Petit soldat, bois donc une rasade,
Puis tends ta gourde à ton vieux camarade
Qui n'a pas pu remplir la sienne à temps;
La gorge fraîche et la voix plus guerrière,
Tu marcheras d'une allure plus fière
Sous le soleil aux rayons éclatants.

Petit soldat, la soupe est déjà prête,
Restaure-toi. Puis, c'est l'instant de fête,
Où, tous groupés près des feux du bivouac,
On jase, on rit, heureux de la détente,
Jusqu'au moment où, couchés sous la tente,
On dormira la tête sur le sac.

Petit soldat, demeure sobre et digne,
Prompt au devoir, fidèle à la consigne!
Incarné bien l'homme des temps nouveaux
Qui, pacifiste à l'âme militaire,
Pour être libre et cultiver sa terre,
S'exerce à vaincre, à mourir en héros!

Petit soldat de la petite armée,
De tes aïeux maintiens la renommée;
Porte bien haut et ferme ton drapeau;
Et si jamais l'étranger nous menace,
Renouvelant les exploits de ta race,
Tu seras fort par delà le tombeau!

AUG. GAILLARD.

Chexbres, le 18 août 1914.

IENA DAU SONDERBON

Vo rappellâ-vo dau Sonderbon? L'è cein que l'étâi oquie que l'arâi pu itre épouâirau s'on n'avâi pas z'u on crâno générât, que l'étâi dan lo générât Dâutor de Dzenèva. L'è su que l'affère cheintâi mau et lâi avâi bin dâi brave fenne que pliorâvant quand lau z'hommo l'étânt parti.

L'avant dan ramassâ ti l'è z'hommo que pouâvant portâ on sat et ein avâi de leu que n'avânt pâs mé de bon meimbro que ne faillâi. Mima-meint dau velâdzo de Pantetmou l'avant prâ Tsambéron âo gros Iza, l'è tot vo dere. Et diabe lo pas se l'avant pas met dein l'è chasseu à tse-vau, li que n'avâi jamé rein z'u qu'onna tchivra à l'ottô, et oncora! on croûto boccon de bégâ.

Adan l'è arrevâ que dza vè Fribô, quand l'è

que l'è dragon-à tse-vau l'ant corâ po s'è battre por cein qu'on oûlâi dâi débordouâie de fuzi, mon Tsambéron de Pantetmou s'è laissi corre de tse-vau de pouâre, iô l'è z'autro pique lâi ant trouâ on boccon su l'è pi que, ma fâi! cein lâi a fè mau et l'a lâtsi!

Quand s'è rappellâ de oquie, s'è trovâ cutsi su on lan avougâ dâi z'hommo d'è codte li que l'avant met dâi bônet de police, dât fordâ bllian, et que tegnant dâi couiti, dâi gros, dâi petit, et principalameint dâi rêsse. L'étâi l'è z'infirmié et l'è tsaplia-brê. Ein avâion que desâi :

— L'è coffre l'è bon, mâ l'è l'è tsambê que l'ant lo mé vû de payi. Ein a iena que l'a tant étâ piontâie que l'è myè s'è sant reteri et que l'è pe courta que l'autra. Hormi çosse, n'a pas grand mau.

Et ti cliau z'infirmié et cliiau mâidzo terivant, tant que pouâvant châ, la tsamba gautse âo pôdro Tsambéron po couâhi la lâi rallondzi, tandu que dâi z'autro lo tegnant pè deso l'è brê po lo trevougnî ein amont.

Ma fâi, mon Tsambéron fasâi dâi bramâie à fère feindre l'è cliotse dau moti. L'è tsaplia-brê l'avant bi lâi dere :

— Ne bouâila pas tant. Fâut tot parâ vo ragrandi on boccon clia tsamba, que s'è reteryâ, se vo voliâi pas restâ cliotson lo restô de vouître dzo.

— Ah! l'è rein que cein, so repond Tsambéron, eh bin! vo remâcho bin, mâ ne vo baillâ pas trau de peinna po mè redressi. Vo lâi pouâide rein, to parâ : su cliotson du que su fè!

MARC A LOUIS.

LA FEMME ET LA GUERRE

Les hommes, dans leur grande majorité, acceptent la guerre, ses horreurs, ainsi que ses multiples et terribles conséquences. Il est vrai qu'ils ne peuvent faire autrement. C'est leur excuse.

Chez les femmes, en général, il n'en est pas de même. Contrairement à leur habitude, touchant les affaires politiques ordinaires, elles ne sont point du tout indifférentes aux terribles événements actuels. Comment, d'ailleurs, le seraient-elles, puisqu'elles pâtissent au même degré que l'homme, de la conflagration qui bouleverse, en Europe, la vie de tous? Les femmes lisent, ces temps, avec passion les journaux et, en dépit des recommandations officielles, donnent libre essor à leurs sentiments, sans souci de la galerie et, parfois aussi, avec une certaine inconscience des conséquences de leur franchise. Peut-on bien les en blâmer? Non, certes. La franchise n'est pas déjà si commune.

La femme et, c'est peut-être une de ses qualités, en certaines circonstances, est moins habile que l'homme à réprimer l'expression de ses grandes joies, de ses grandes douleurs, de ses grandes sympathies, de ses grandes haines, de ses ardentes espérances. Il faut que ça sorte. Tant mieux ou tant pis pour qui reçoit!

Dans la guerre actuelle, la femme, contrairement à l'homme, n'envisage pas l'avenir. C'est trop éloigné. Elle ne voit que le présent et ne se préoccupe que des coups qui s'échangent. Elle peut, suivant ses affinités et ses sympathies, en même temps se réjouir avec le vainqueur et donner libéralement au vaincu toute la compassion dont elle seule est capable. Le cœur, chez elle, marche presque toujours de pair avec la raison. Il ne perd jamais ses droits. Et quand c'est à sa bonté et à son dévouement qu'on fait appel, la femme ne voit plus rien autre que son devoir. Il n'y a pas plus d'ennemis ni amis: il n'y a que des malheureux à secourir. Et c'est son affaire.

Si l'avenir ne lui chaut guère, la femme ne se

* « L'a lâtsi », il s'est évanoui.